



HAL
open science

Une femme et une chienne : de la relation prothétique à l'expérience esthétique

Anaïs Choulet-Vallet

► To cite this version:

Anaïs Choulet-Vallet. Une femme et une chienne : de la relation prothétique à l'expérience esthétique. Cultures-Kairos : Revue d'anthropologie des pratiques corporelles et des arts vivants, 2019, 10.56698/cultureskairos.1805 . hal-03140794

HAL Id: hal-03140794

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-03140794v1>

Submitted on 13 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Une femme et une chienne : de la relation prothétique à l'expérience esthétique. Quelques réflexions philosophiques à partir d'un récit auto-ethnographique.

Anais Choulet-Vallet

Anais Choulet est doctorante en philosophie (CNRS / Université Lyon 3 / Université Lyon 1) et affiliée à l'EVS (UMR5600 / IRPhiL EA4187 / S2HEP EA4148). Elle prépare actuellement une thèse en philosophie et épistémologie de la santé au CNRS et à l'Université Lyon 3, sur le thème du toucher dans la relation de soins. Elle interroge la manière dont le toucher implique le corps dans la relation thérapeutique et dont ce sens peut constituer un outil d'appropriation du corps et de la santé. Par ailleurs, elle enseigne les sciences humaines à la faculté de médecine Lyon Est de l'Université Lyon 1.

À partir d'une enquête auto-ethnographique, il s'agit d'interroger la notion de « prothèse vivante » utilisée pour désigner un chien guide. En tant que femme, philosophe et aveugle, j'explore la relation que j'entretiens avec ma chienne guide et propose quelques réflexions pour questionner les présupposés cachés derrière cette compagnie interspèce. Je suis non seulement amenée à mettre en évidence les rapports de pouvoir qui traversent cette expérience, mais aussi à mettre en œuvre des stratégies de subversion des stigmates. Cette démarche me permet de redéfinir le rapport que j'entretiens avec le corps, le langage, la société, l'environnement et de transformer une expérience de critique des normes structurelles en expérience de création de normes nouvelles. C'est l'enjeu d'une entreprise somaesthétique : prendre conscience des corps engagés dans cette relation prothétique et ouvrir le champ des possibles. C'est aussi le sens d'une écologie corporelle : comprendre l'inscription des corps dans leur milieu et saisir la force créatrice qui peut naître de leur interaction.

Prothèse vivante, espèce de compagnie, somaesthétique, écologie corporelle

A woman and a bitch : from prosthetic relationship to aesthetic experience. Some philosophical reflexions from a self-ethnographic narrative.

From a self-ethnographic investigation data, my aim is here to question the notion of "living prosthesis" used to designate guide dogs. As a woman, philosopher and blind, I explore the relationship I have with my guide bitch and propose some thoughts to question the assumptions behind this inter-species company. I would like to highlight the mechanisms of domination that go through this experience and to implement strategies that subvert stigmas. This approach allows me to redefine the relationship I have with body, language, society, environment and to transform an experience of criticizing structural norms into an experience of creating new standard ones. This is the challenge of a somaesthetics perspective : raising consciousness about bodies' involvement in this prosthetic relationship and opening a field of possibilities. This is also the meaning of a body ecology : understanding the inscription of the bodies in their environment and grasping the creative force that can arise from their interaction.

Living prosthesis, companion species, somaesthetics, body ecology

Sans surprise, je dédicace cet article à Gaïa qui, depuis la rédaction de cet article, a subitement dû cesser de travailler et s'est heureusement vue accorder une retraite anticipée, pour lui permettre de terminer sa vie dans un cadre confortable et un rythme plus tranquille.

Introduction

Le 23 Mars 1999, le Tribunal de Grande Instance de Lille a créé un précédent en qualifiant un chien guide de « prothèse vivante au service d'une personne non-voyante ». Si cette décision a permis temporairement de dépasser le clivage juridique concernant le statut des animaux dans le droit français, elle n'en demeure pas moins étrange et problématique. Ce qui est intéressant, ce n'est pas tant de savoir si l'animal est une personne ou une chose – même si un tel jugement peut être lourd de conséquences à l'endroit des formes de vies non humaines –, c'est plutôt de comprendre ce qu'il y a derrière l'appellation « prothèse vivante ». Quel type de relation est envisagé ? Qu'entend-on par prothèse ? Quelle est la spécificité d'une prothèse vivante et la validité d'une telle désignation ? Certes, toutes ces questions ont une dimension préalablement juridique, mais soulèvent des problèmes plus largement philosophiques et anthropologiques.

Une vingtaine d'années après ce fait divers, la catégorie de « prothèse vivante » ni ne jouit d'une définition stable et pertinente, ni ne fait l'objet d'un traitement philosophique et anthropologique sérieux. Pour remédier à cela, l'équipe du séminaire « Corps et prothèses » a décidé d'aborder la question et m'a demandé de partager mes expériences et réflexions à ce sujet. De fait, je suis doublement concernée par ce problème, dans la mesure où, d'une part, je suis accompagnée par une chienne guide nommée Gaïa en raison de ma cécité, d'autre part, je mène des recherches en philosophie dans le cadre d'un doctorat. Or, si les prothèses ne demeurent pas mon sujet de prédilection, elles ont constitué un formidable matériau de réflexion, dont les échos ont résonné tant au niveau de mon activité scientifique, qu'à celui de mes engagements personnels et militants. C'est donc en tant que femme aveugle, pétrie de théories et pratiques féministes et traversée par des considérations écologistes et antispécistes, que je me suis confrontée à l'idée d'une relation prothétique nous liant Gaïa et moi.

Interroger ma relation avec ma chienne guide a été l'occasion de réfléchir à plusieurs points. Premièrement, que signifie « vivre la philosophie » (Shusterman, 2001) en situation de prothétisation par voie animale ? Deuxièmement, quels sont les éventuels mécanismes de domination à l'œuvre dans le rapport « femme aveugle » et « chienne guide » ? Troisièmement, comment transformer l'expérience de la minorisation – qu'il s'agisse de la minorisation des animaux par les humain-e-s, des handicapé-e-s par les valides, des femmes par les hommes – en expérience de réappropriation voire de réinvention des normes ? Concrètement, m'adonner à cet exercice m'a permis de mettre à l'épreuve mon cadre théorique habituel et d'élargir les frontières de la réflexion. D'où l'envie de proposer un récit loin des canons du politiquement correct, et la volonté d'explorer la force critique contenue dans le terme-même de « chienne », et, plus largement, dans « l'espèce de compagnie » (Haraway, 2010). Pour le dire autrement, me livrer à cette enquête auto-ethnographique m'a enjoins d'aborder des problèmes philosophiques et politiques inattendus, problèmes que j'espère, sinon résoudre, du moins développer dans cet article.

Pour mener à bien cette exploration philosophique, je requiers la compagnie de deux cadres théoriques : la critique féministe des savoirs situés et la tradition somaesthétique en philosophie. Le premier a été développé par la biologiste et philosophe états-unienne Donna Haraway à la fin des années 1990. Il revendique l'ancrage à la fois culturel et corporel de toute activité scientifique, c'est-à-dire qu'il souligne l'importance de situer le contexte social et politique depuis lequel on s'exprime, ainsi que la centralité du corps dans la démarche de théorisation autant que de situation. C'est le corps qui demeure traversé et travaillé par les catégories sociales, de même que c'est le corps qui nous permet d'entrer en relation avec

autrui et le monde (Haraway, 2007). Ce cadre me permet de légitimer le recours à l'auto-ethnographie dans ma démarche de réflexion, de mettre en avant une grille de lecture soucieuse de « penser contre les dualismes » : nature/culture, corps/esprit, masculin/féminin, organique/technique etc. (Hoquet, 2011), et d'explorer des possibles philosophiques aussi bien que politiques. Le second cadre théorique a été formulé par le philosophe et performeur états-unien Richard Shusterman et consiste en une forme d'esthétique incarnée, soit une esthétique mettant l'accent sur la conscience de son corps et des relations de ce dernier avec son milieu. L'auteur définit la somaesthétique de la façon suivante : « un champ d'étude interdisciplinaire consacré à l'étude critique et à l'amélioration en acte de l'usage de notre corps, considéré comme une totalité sensitive et intentionnelle (le soma) et, de fait, lieu de nos appréciations sensorielles et de l'auto-création de soi. » (Shusterman, 2018, pp. 13-14). Ce cadre, quant à lui, me suggère les contours d'une pensée attentive aux sensations et au moyen de transformer celles-ci, dans le but de renouveler les manières d'habiter le monde. Je propose néanmoins de l'extraire de son carcan individuel et de l'appliquer à une relation plurielle. Il s'agit d'étudier la sensibilité et la conscience particulières qui naissent, non pas dans le sillage d'une conscience narcissique de soi, mais à l'occasion d'une expérience interindividuelle et inter-espèce. C'est pourquoi il est possible de passer d'une conscience somaesthétique, qui n'engage que soi-même, à une expérience « poly-somaesthétique », qui engage plusieurs corps.

Quelques considérations auto-ethnographiques : de la décision à l'existence aux côtés d'une chienne guide

Pour donner de la consistance à ce partage d'expérience, je propose de dépeindre le rapport que j'entretiens avec Gaïa à partir de plusieurs interrogations. Il s'agit non seulement de faire la généalogie de cette relation prothétique, mais aussi de comprendre les réalités expérientielles qui sous-tendent la réflexion philosophique.

Que signifie la décision d'avoir une chienne guide ?

Premièrement, faire la demande d'une chienne guide auprès d'un organisme agréé, c'est assumer l'engagement qu'il y a derrière. Le processus d'attribution d'un-e chien-ne guide est généralement long et fastidieux et nécessite plusieurs rencontres avec l'équipe pluridisciplinaire en charge de l'éducation (éducateur/trice chien-ne guide, instructeur/trice en locomotion etc.), plusieurs stages de formation et de découverte dans les locaux de l'école ou dans son propre quotidien ; sans compter la rédaction de formulaires administratifs, l'exploration de son environnement de vie par l'équipe pluriprofessionnelle, la sensibilisation aux questions sanitaires, juridiques et économiques entourant cette attribution. Au-delà de ces considérations matérielles, c'est la question de la responsabilité qui m'a, pour ma part, davantage absorbée. Il s'est agi d'assumer mon engagement auprès de Gaïa comme auprès de l'école. Dans les deux cas, il m'a fallu accepter le paradoxe de la responsabilité, à savoir modifier mon comportement individuel pour assurer et optimiser l'expérience relationnelle. En d'autres termes, il m'a fallu donner de ma personne auprès d'un autre être vivant, ceci dans le but d'améliorer, en définitive, ma propre existence et de respecter le travail des professionnel-le-s impliqué-e-s. Il y a, semble-t-il, une tension permanente entre égoïsme et altruisme dans l'expérience de l'engagement, tension avec laquelle il faut parvenir à composer et ce, afin de garantir la pérennité de la relation. Or, cet équilibre n'est déjà pas aisé à trouver lorsque les protagonistes partagent un langage, un corps, une vie similaire, donc devient d'autant plus mystérieux et précaire lorsqu'on traverse le règne des espèces.

Deuxièmement, faire la demande d'une chienne guide, c'est accepter le bouleversement qui en découle. Modifier son comportement individuel signifie reconsidérer l'organisation

temporelle et spatiale de son existence. Dans la rue comme dans le logis, au travail comme en vacances, le rapport au temps et à l'espace est transformé. Or, temps et espace restent deux des piliers les plus structurants d'une société autant que d'une personne. Ils renvoient à la fois aux habitudes culturelles, que Marcel Mauss nomment « techniques du corps » (Mauss, 1936), et aux habitudes intimes, qui participent à définir notre identité. En pratique, si on se déplace plus vite grâce à son/sa chien-ne guide, alors on envisage différemment l'aménagement du territoire (l'agencement des rues, des trottoirs, de la signalétique etc.), la pratique de la marche, la gestion de son emploi du temps, les espaces de socialité etc. Toutefois, si on réduit la durée et raccourcit les distances d'un côté, on est amené-e à les augmenter sur d'autres fronts. Par exemple, il faut intégrer la préparation et la prise des repas de son ami-e à quatre pattes, les gestes rituels accompagnant le travail de guidage (en l'occurrence mettre et enlever le harnais), les promenades nocturnes et matinales dans des lieux appropriés au transit canin etc. ; sans parler des aléas comportementaux dus à des sauts d'humeur inopinés ou à des rencontres inattendues de congénères. C'est donc l'ensemble du mode de vie qu'il s'agit de reconfigurer, c'est donc une véritable révolution qu'il est question d'opérer, dans la mesure où le point de référence spatiotemporel est déplacé.

Troisièmement, faire la demande d'une chienne guide, c'est se livrer à une performance en un double sens. Et ce qu'il s'agit de « performer », c'est non seulement l'identité de personne en situation de handicap, mais aussi les normes sociales plaquées sur cette identité. D'une part, il y a la performance au sens butlerien du terme (Butler, 2005). Celle-ci consiste à envisager le handicap comme une construction sociale, projetant ainsi des attentes comportementales sur les personnes porteuses d'un handicap, et attribuant un ensemble de rôles et de caractéristiques à incarner au sein de la société. Le handicap, à l'instar du genre, est un processus relationnel qui se traduit par une performance sociale apprise, répétée, exécutée. Dans cette perspective, être accompagnée par une chienne guide, c'est doublement concrétiser la dimension relationnelle du handicap, lequel fonctionne comme régime de performance sociale. D'un côté, on expose son handicap à travers le/la chien-ne guide, c'est-à-dire qu'on joue convenablement le rôle de l'aveugle à travers un élément reconnaissable. Le/la chien-ne favorise dans ce cas la lutte pour la reconnaissance et devient à l'occasion l'outil d'un processus de performativité. D'un autre côté, on peut rarement définir la cécité comme un choix volontaire, mais on peut en faire un combat quotidien. Dans ce cas, la performativité se cristallise autour de l'animal de compagnie, lequel devient alors le signe performatif du handicap, c'est-à-dire le moyen de faire advenir cette réalité sociale et ce, dans la mesure où il est le lien entre l'existence d'une personne et sa reconnaissance sociale. En résumé, la relation avec le/la chien-ne guide conditionne la relation avec la société toute entière¹.

D'autre part, il y a la performance au sens artistique du terme. Côtayer une chienne guide exige la création d'un langage dont le médium ne peut être autre que le corps, et dont la pérennité n'est assurée que par l'effectivité de la relation. Autrement dit, il faut non seulement créer de nouveaux codes et transformer les modalités de communication habituelles, mais aussi accepter le caractère à la fois éphémère et changeant d'une telle entreprise. Cela demande une once d'imagination, un soupçon de décentrement et une pincée d'humilité. L'imagination permet de chercher le bon mode de communication, le décentrement de saisir

¹ La performance du handicap demeure traversée par des injonctions contradictoires en apparence ; contradictions que le « paradoxe de Wollstonecraft » vise à élucider. D'un côté, on expose son handicap lorsqu'on joue le jeu de la performativité ; de l'autre, on subvertit les codes normatifs en les dénonçant et en les dépassant. Il y a une sorte de tension entre la lutte pour la reconnaissance, qui s'exprime au niveau social, et le refus des catégories, qui s'exerce au niveau ontologique. Pour une présentation plus critique et plus complète du paradoxe de Wollstonecraft, lire le blog de Noémie Aulombard : <https://amongstedefendant.wordpress.com/2015/02/10/un-langage-commun/>

un langage radicalement différent, l'humilité de ne pas hiérarchiser les comportements communicationnels. Concrètement, il s'agit de ne pas plaquer des schémas comportementaux anthropocentrés sur l'animal, de s'ouvrir à d'autres formes d'expression que celles passant par une langue rationnelle et verbale, de garder à l'esprit que cette démarche doit être renouvelée en fonction des situations et des individu-e-s qui nous accompagnent. D'où cette recherche constante du langage corporel le plus approprié et le plus efficace.

Que signifie l'existence aux côtés d'une chienne guide ?

Vivre aux côtés d'une chienne guide, c'est en premier lieu une contrainte. Cette primauté de la contrainte n'est pas axiologique, c'est-à-dire qu'elle ne relève pas du champ des valeurs, mais logique, c'est-à-dire qu'elle relève du domaine de l'organisation. La contrainte est davantage matérielle que morale. Avant tout, cette contrainte résulte d'une prise de risque paradoxale en ce qui me concerne. Lorsque j'ai effectué ma demande auprès de l'école de Lyon Centre Est, j'ai non seulement choisi de plonger dans un monde inconnu, mais j'ai aussi fait fi de nombre d'appréhensions. Je n'avais jusqu'alors jamais partagé le quotidien d'un-e chien-ne, et ressentais même une forme de peur voire de dégoût à l'égard de l'espèce canine. Les raisons qui m'ont motivée à sauter le pas restent encore mystérieuses et incompréhensibles. De plus, je n'étais pas tout à fait certaine de vouloir bouleverser l'ensemble de mon mode de vie, et n'étais probablement pas en capacité d'imaginer l'ampleur de ce bouleversement ; ce qui, *a posteriori*, me paraît être un avantage, dans la mesure où cette inconscience n'a pas laissé de place à l'angoisse. Ensuite, cette contrainte repose sur la spécificité des animaux d'assistance perçus comme prothèses vivantes qui, à l'instar de l'ensemble des animaux mais à l'encontre de la compréhension habituelle des prothèses, ont une volonté propre et une existence à part entière. Il faut ainsi s'accorder avec un être qui bouge, qui désire, qui ressent, qui mange ... en un mot, qui vit. C'est là que réside une grande part de la contrainte. Il s'agit en effet d'accommoder son existence – d'aucune dirait de sacrifier une partie de sa liberté individuelle – avec celle de l'autre. Autrement dit, il s'agit d'accepter la dépendance, mais pour gagner en autonomie. Finalement, les considérations matérielles rejoignent subrepticement les réflexions morales.

En deuxième lieu, vivre aux côtés d'une chienne guide procure bien sûr une forme de soulagement. Et par soulagement, j'entends principalement une expérience affective. Si le soulagement est par définition la diminution d'une charge physique ou morale, il repose en l'occurrence sur l'augmentation des sentiments de sécurité et de réconfort. Certes, la charge cognitive dévolue aux déplacements en situation de cécité est moindre lorsqu'on est accompagné-e par un-e chien-ne guide, mais le gain au niveau de l'espace mental tient plutôt à la découverte des sentiments annoncés ci-avant. D'abord, la sécurité découle de la présence permanente de notre ami-e à quatre pattes. Cette présence perpétuelle quoique discrète, fusionnelle sans être invasive, permet selon moi d'éviter le double écueil de l'angoisse philosophique de l'existence, à savoir l'angoisse face à la solitude et l'angoisse face à l'omniprésence. Il se crée un équilibre subtil entre le trop et le trop peu ; une fois la performativité du handicap acceptée ainsi que les contraintes matérielles surmontées. Ensuite, le réconfort repose à la fois sur l'attachement profond et la surprise constante. Pour une philosophe, il est peu de choses aussi stimulantes qu'une fidélité inconditionnelle associée à un étonnement de chaque instant. Il se produit une relation stable mais dont la stabilité ne résulte pas d'une exclusivité, plutôt d'une découverte permanente et ce, pour les raisons évoquées précédemment. De fait, il n'est pas question d'appartenance ou d'appropriation – gages de fidélité illusoire et problématiques dans le cas d'une relation entre une humaine et une chienne – mais bel et bien de recherche, sous couvert d'une amitié solide en toile de fond. L'image la plus parlante reste celle d'un nœud, qui, pour réussir à se tisser, demande un

minimum de tension, exige la rencontre de fils distincts, assure la liaison et en appelle à l'édification de quelque chose de plus vaste.

Vivre aux côtés d'une chienne guide, c'est donc en troisième lieu un enrichissement, car, de cette relation, proviennent bon nombre d'améliorations et s'ouvrent de nombreuses perspectives, sur un plan aussi bien personnel que philosophique. D'un côté, il y a un enrichissement que je qualifie d'égo-centré, en tant qu'il concerne mon propre mode de vie. L'amélioration la plus manifeste réside dans le gain d'autonomie permis par cette relation prothétique. Grâce à Gaïa, je peux désormais me déplacer sur des lieux connus avec plus d'aisance, sur des lieux inconnus avec moins d'inquiétude. Les déplacements ne sont plus l'objet d'une anticipation incroyable, d'une dépendance à autrui ou d'une organisation complexe. Une autre amélioration inattendue relève de ma vie sociale. En effet, Gaïa est une formidable vectrice de socialisation. Belle, sage et obéissante, la chienne guide attire l'œil et favorise la communication avec les autres humain-e-s. Sujet de curiosité autant que d'admiration, elle constitue une entrée en matière très fréquente, voire trop fréquente, pour le contact et la conversation. D'un autre côté, il y a un gain que je qualifie d'hétéro-centré, en tant qu'il engage une ouverture à l'autre ; que cet-te « autre » soit personnel-le ou conceptuel-le. Et cette ouverture repose sur un triple décentrement. D'abord, le décentrement est d'ordre comportemental. Pour des raisons déjà abordées plus haut, l'irruption d'une chienne guide dans mon quotidien m'a nécessairement amenée à modifier certaines habitudes et à en créer de nouvelles. Par exemple, je ne me serais jamais souciée de l'agencement des caniveaux en ville et n'aurais jamais adapté mes trajets en fonction de ces derniers, sans l'arrivée de Gaïa. Je ne me serais jamais intéressée non plus au prix de la viande hachée bio, moi qui suis végétarienne. Ensuite, le décentrement est d'ordre psychologique. Ces changements d'habitude autant que cette relation inter-espèce m'ont incitée à envisager différemment le rapport à mes propres émotions et à autrui. Puisque Gaïa est aussi expressive que compréhensive à l'égard des aléas émotionnels – j'ai pour coutume de dire qu'elle est une véritable « éponge à émotions » – je suis forcée de composer avec ceux-ci, c'est-à-dire à la fois de les accepter et de les maîtriser un tant soit peu. Réciproquement, je suis confrontée à des changements d'humeur qui ne sont pas obligatoirement de mon fait, mais qui m'obligent à côtoyer les limites de mon autonomie et de mon contrôle sur la vie. Enfin, le décentrement est d'ordre philosophique. En effet, cette relation m'incite régulièrement à pratiquer des expériences de pensée. Voici quelques questions à titre d'exemples, de la plus naïve à la plus complexe : Que perçoit ma chienne ? Quelle « idée » Gaïa se fait-elle de la liberté ou du travail ? Serait-il préférable de développer des dispositifs technologiques de guidage plutôt que de formater des animaux de compagnie ? Il s'agit toujours d'interroger quelque chose de méconnaissable, ou du moins d'incompréhensible, et d'en profiter pour critiquer les référentiels en vigueur, que ces derniers soient intimes ou sociaux. C'est pourquoi cette relation prothétique consiste, selon moi, en une formidable expérience esthétique, que je me propose à présent de définir.

Quelques considérations philosophiques : de la relation prothétique à l'expérience esthétique

Qu'y a-t-il derrière une relation prothétique entre une humaine aveugle et une chienne guide ?

Avant de décrire les contours de l'expérience esthétique qui résulte de cette relation prothétique, il me paraît important d'interroger cette dernière et ce, au moyen d'une critique philosophique, soit en délimitant les frontières de la relation et en soulevant les problèmes cachés sous les évidences. De fait, le lien entre une humaine aveugle et une chienne guide

n'est ni anodin, ni habituel. Le guidage introduit une dimension particulière, et légitime, selon la jurisprudence française, de qualifier un chien de prothèse.

Il s'agit dans un premier temps de se demander quel type de relation est en jeu dans un contexte de prothésisation. Au niveau définitionnel, il existe d'ores et déjà deux concepts : l'orthèse ou la prothèse. La première désigne un appareil qui pallie une déficience, la seconde un appareillage qui remplace un membre, une partie de membre ou un organe. *Stricto sensu*, la chienne guide ne semble recouvrir aucune de ces deux catégories. Par analogie, on peut toutefois se demander si elle a pour mission de soutenir ou de se substituer aux organes de la vue, si elle a pour rôle de compenser une déficience ou de compléter l'organisme humain. Par étymologie, on peut également se souvenir de la racine du préfixe « pro », qui désigne ce qui est devant, et de celle du préfixe « ortho », qui désigne ce qui est droit. En conséquence, on peut tout de même dire qu'un-e chien-ne guide tend davantage vers la prothèse que vers l'orthèse.

Au niveau émotionnel, la relation prothétique permet difficilement de se référer à une expérience habituelle. Aussi paraît-il compliqué de dire si l'humaine et la chienne forment un couple ou un binôme. Le couple fait peut-être davantage écho à l'idée d'une fusion, quand le binôme relève plutôt d'une juxtaposition. Mais ce ne sont que des hypothèses qui, de surcroît, ne s'excluent pas l'une et l'autre. S'il y a fusion en contexte de guidage, il y a juxtaposition le reste du temps.

Dans un second temps, il s'agit de mettre au jour les présupposés qu'il y a derrière la notion de relation prothétique. D'abord, une question d'ordre politique : qui est la femme et qui est la chienne ? Volontairement scandaleuse, cette question provient de mon cadre théorique de référence, à savoir les théories féministes, et répond à la confiscation du terme « chienne », par une société et une langue françaises sexistes². Sérieusement philosophique, cette question a pour but d'interroger les rapports de pouvoir qui se jouent dans cette relation de dépendance. C'est pourquoi, même ici, la critique féministe reste pertinente, parce qu'elle repose notamment sur la mise au jour et la prise en compte des rapports de domination et ce, dans un contexte social donné. Dans cette relation d'interdépendance entre l'humaine aveugle et la chienne guide – la première assurant la subsistance physiologique de la seconde, la seconde garantissant la survie sociale de la première –, il est ardu de déterminer qui est dépendante de l'autre.

En outre, dans cette omniprésence de la société – qu'il s'agisse de dénoncer les rapports de pouvoir, de critiquer les normes en vigueur, de se livrer au jeu de la performativité etc. –, il est important de rappeler que la chienne guide participe énormément au processus de socialisation de l'humaine aveugle. Celle-là ne se contente pas d'exécuter les désirs de celle-ci, elle réussit aussi à susciter des occasions et des rencontres, et enrichit de ce fait le réseau social de sa partenaire. Par conséquent, la chienne guide participe à extraire l'humaine aveugle de sa condition d'isolement et de minorisation, condition dans laquelle la société tend bien souvent à maintenir les personnes « en situation de handicap ».

Ensuite, une question d'ordre ontologique : qui est l'animal et qui est l'humaine ? Bien sûr, il est possible d'éluder cette question en affirmant que l'être humain est un animal social. Mais c'est alors faire usage d'un sophisme peu satisfaisant et dénigrer en outre un grand pan de l'Histoire des idées, laquelle s'est si souvent attachée à rechercher « le propre de l'Homme », ce dans une forme de rhétorique humaniste. Par « rhétorique humaniste », s'entend la posture intellectuelle qui, depuis les penseurs de la Renaissance (Érasme, Rabelais, Montaigne etc.), jusqu'aux représentants des courants phénoménologiques ou existentialistes (Sartre, Levinas etc.), en passant par les philosophes des Lumières (Kant, Voltaire, Rousseau etc.), met l'accent sur la dignité humaine, dans la mesure où cette vertu est

² Pour une démonstration édifiante du sexisme de la langue française, écouter la fameuse chanson « C'est une pute » de Fatal Bazooka.

capable de rendre compte de la beauté du monde, en même temps qu'elle porte l'humanité vers le progrès culturel ou scientifique. Cette rhétorique consiste en un discours généralement universaliste, selon lequel les humain-e-s ont en partage des facultés intellectuelles et des valeurs morales ; ces vertus leur permettant de s'extraire de la barbarie ou de la bestialité. Cette école de pensée demeure particulièrement critiquée par les études féministes et postcoloniales et par les traditions marxistes, en raison du caractère à la fois illusoire et dominant des notions cardinales qu'elle revendique, à savoir le libre-arbitre et le progrès. Les critiques de l'humanisme s'attaquent notamment au projet de vouloir chercher et décrire l'essence de l'Homme et préfère mettre l'accent sur la condition sociale des humain-e-s et l'inscription dans leur environnement naturel ou culturel (Spivak, 2009 ; Engels & Marx, 1952). Elles mettent également en avant le caractère androcentré et occidentalocentré de cette entreprise, en montrant que les valeurs de l'humanisme les plus encensées sont celles de la culture occidentale, masculine et bourgeoise (Scott, 1988). Mais pour répondre à la question originale, prenons plutôt deux des principaux concepts servant en général la rhétorique humaniste : la conscience et la supériorité.

Si l'être humain se distingue du règne animal par sa capacité à prendre conscience de lui et d'autrui, la chienne guide n'est pas non plus en reste. Au niveau de la proprioception, c'est-à-dire de la perception de son propre corps dans l'espace, elle n'est certes pas toujours un modèle. Elle semble parfois oublier que son corps est constitué de deux pattes arrières et d'une queue, ce qui l'amène à négliger malencontreusement certains objets, certains meubles ou certaines barrières et ce, principalement en dehors des instants de guidage, bien heureusement. Mais au niveau de la compréhension, elle fait preuve d'une attention et d'une efficacité sans pareille. Elle est en effet capable, en contexte de guidage, de prendre en compte un obstacle pour elle-même et, surtout, pour la personne guidée. Sa gestion de l'espace intègre donc la présence de l'autre.

Et si l'être humain fonde sa spécificité ontologique sur sa supériorité morale, bien rusée la personne qui réussit à dire qui, de l'humaine ou de la chienne, supplante l'autre. La relation de guidage induit une responsabilité partagée et un attachement réciproque, menant presque à un respect au sens kantien du terme (Kant, 1994). Ce respect se décline sur trois niveaux : un niveau minimal, pour lequel le respect consiste en une reconnaissance de l'existence de l'autre ; un niveau pratique, pour lequel le respect naît de l'interdépendance matérielle et affective de chacune ; un niveau moral, pour lequel le respect résulte de la supériorité de chacune dans les tâches qui lui incombent à l'égard de l'autre. D'aucun dirait qu'il y a une dignité et une autonomie irréductibles en l'une et l'autre : dignité de la personnalité de chacune, autonomie dans la mise en œuvre de ses compétences comme dans la prise en charge de l'autre. Il est par conséquent impossible de déterminer qui, de l'humaine ou de la chienne, dirige l'autre. Et cela va sans dire, le terme « diriger » est ici choisi à dessein, puisqu'il désigne à la fois l'action de guider et celle de régir.

Enfin, une question d'ordre éthique : qui est l'exploitante et qui est l'exploitée ? Il s'agit ici de se positionner à l'égard du spécisme, c'est-à-dire à l'égard de l'idée selon laquelle il est possible de catégoriser et de hiérarchiser les espèces vivantes. Pour schématiser, on peut dire que le spécisme est à la distinction entre humain-e et animal ce que le sexisme est à la distinction entre homme et femme. Et le spécisme pose non seulement la question de la distinction des espèces, à partir d'une idéologie basée sur la dichotomie nature/culture, mais aussi celle de la domination, à travers la rhétorique de la prédation, laquelle tend à légitimer l'exploitation et l'appropriation de certaines espèces par d'autres d'un côté, et insiste sur la dépendance et l'infériorité de certaines espèces par rapport à d'autres d'un autre côté.

Pour ce qui est de la dichotomie nature-culture, une posture spéciste consisterait à fonder la supériorité de la femme sur la chienne sur l'accomplissement culturel de la première, et l'infériorité de la seconde sur la primitivité de son caractère et de son comportement.

Autrement dit, la femme aurait accès au progrès technique et à l'intelligence sociale, quand la chienne demeurerait au niveau des instincts de survie. Une posture antispéciste, en revanche, considère tout d'abord cette dichotomie comme étant obsolète et ce, particulièrement lorsqu'on s'intéresse aux liens entre des êtres humains et des animaux domestiques. Ensuite, cette dichotomie apparaît fallacieuse, sur le plan philosophique comme sur le plan écologique. En plus d'être anthropocentrée, elle ne rend même pas compte de la richesse de l'espèce humaine qui évolue au contact de son écosystème. En outre, elle dénigre l'importance du « milieu biosocial » qui se recompose sans cesse, et empêche partant la « prolifération des mondes » permise par les relations entre espèces (Haraway, 2010 ; Indermuhle, 2013).

Pour ce qui est de la domination, la pensée antispéciste permet de penser la relation entre l'humaine et la chienne en terme d'attachement réciproque, non pas en terme de propriété. D'ailleurs, les aveugles accompagné-e-s par des chien-ne-s guides ne sont en général pas propriétaires de ces dernier-e-s, car l'école tient à conserver ce privilège (pour des questions de sécurité autant que d'efficacité des suivis). On est alors bien en peine de déterminer qui, de l'humaine ou de la chienne, est « attaché-e » à l'autre, tant l'interdépendance est profonde. On est ainsi contraint-e de refuser de dire qu'« on a un-e chien-ne guide », et de préférer dire qu'« on est accompagné-e par un-e chien-ne guide ». Si cette distinction sémantique semble subtile, elle n'en est pas moins lourde de conséquences en terme éthique et ce, dans la mesure où elle dit beaucoup de la gestion de la relation et dans la prise en compte de l'individualité de la prothèse animale.

En quoi la relation prothétique donne lieu à une expérience esthétique ?

Si la relation prothétique entre une humaine aveugle et une chienne guide suscite de nombreux questionnements philosophiques, c'est parce qu'elle met en jeu une expérience complexe, impliquant à la fois plusieurs acteurs et actrices et plusieurs registres expérientiels.

Premièrement, elle engage par définition divers corps et à différents niveaux : dans leur intimité comme dans leur extimité, dans leur intériorité comme dans leur extériorité. Les bouleversements induits par cette relation de guidage interspécifique relèvent autant de la sphère individuelle – en tant qu'elle apporte un réconfort psychologique, qu'elle nécessite des changements pratiques, qu'elle suggère des interrogations idéologiques – que de la sphère sociale – en tant qu'elle éveille des engagements politiques, qu'elle réclame des questionnements philosophiques, qu'elle s'inscrit dans un contexte sociologique ; ces deux niveaux étant d'ailleurs indissociables. Aussi semble-t-elle mettre en scène la plasticité des corps, lesquels se trouvent non seulement dans une tension permanente entre quête de l'identité et reconnaissance sociale, mais aussi dans une fluctuation perpétuelle, de par leur contact nécessaire avec d'autres êtres (vivants ou non vivants). De sorte qu'il est possible d'envisager la relation prothétique comme un processus permanent d'hybridation et de co-construction, et qu'il est indispensable d'observer les dynamiques combinées d'interaction et d'« intro-action » (Puig de la Bella Casa, 2009) à l'œuvre dans cette même relation. De fait, Un échange extérieur entre deux êtres semble toujours s'accompagner de changements intérieurs pour ces mêmes êtres.

Or, cette plasticité des corps est à la fois un outil et un motif pour combattre les catégories sociales, qui ont tendance à assigner et à dévaloriser les individu-e-s en dehors des normes (tel-le-s les handicapé-e-s), et qui utilisent pour ce faire une rhétorique essentialisante visant à figer les identités. En conséquence, la relation entre une humaine aveugle et une chienne guide contient les germes de l'expérience politique, laquelle permet de s'interroger sur la place de la collectivité et de repenser la question de la responsabilité. D'un côté, vivre aux côtés d'une chienne guide est une occasion d'expérimenter notre identité relationnelle. Les êtres semblent être dépendants les uns des autres et fonctionner en réseau. D'un autre côté,

être accompagnée par une chienne guide permet de prendre conscience de sa propre et inévitable vulnérabilité, et de l'importance de la société pour compenser ses faiblesses. Cela permet de déplacer le cadre d'analyse de la responsabilité, de l'individu vers la société, et d'échapper à la rhétorique de la culpabilisation et de l'individualisation. De fait, c'est dans le cadre social que s'exprime le handicap, et c'est bel et bien la société qui vient non seulement produire des normes pour catégoriser les individu-e-s, mais aussi proposer des stratégies de remédiation pour pallier les problèmes induits par des écarts vis-à-vis de cette même norme.

En résumé, prendre conscience de la plasticité des corps, c'est, au niveau intime, éprouver cette continuité fondamentale entre intériorité et extériorité et, au niveau philosophique, entre êtres vivants (humains ou animaux). Il s'agit de refuser le « naturalisme » occidental tel qu'il est décrit par P. Descola (Descola 2008-2009), qui consiste à tolérer la continuité ontologique pour tout ce qui est extérieur aux humain-e-s, mais aussi à postuler une rupture – exigeant alors un saut dans l'abstraction et déterminant une différence de nature – pour ce qui leur est intérieur (la pensée, les émotions, le langage, la culture etc.). Il s'agit, au contraire, de revendiquer un « continuisme ». Car loin d'intensifier la rupture entre l'humaine aveugle et la chienne guide, la relation prothétique permet de faire l'expérience profonde de la communication sociale, dans tout ce qu'elle a de plus riche et complexe, et de la relation significative, dans des registres qui dépassent largement le langage verbal (Servet, 2007). Une place centrale est ici dévolue à la sensorialité et au corps, tous deux vecteurs de la relation et supports de la communication.

Deuxièmement, la relation prothétique est une expérience qui met toujours en scène le corps, quoique sur des registres différents. On peut à ce titre parler de la relation prothétique comme d'une expérience « somaesthétique » (Shusterman, 2008). La soma-esthétique est un outil philosophique visant à décrire et comprendre l'expérience de la conscience du corps. La soma-esthétique propose non seulement une approche perceptuelle, mais aussi une approche artistique du corps ; c'est-à-dire non seulement une analyse de la dimension proprement expérientielle du corps (à travers l'étude de l'acuité somatique et des perceptions internes), mais aussi une analyse de la dimension performative du corps (à travers la mise en évidence de la puissance et des performances corporelles). Or, la relation prothétique permet à la fois de rendre justice à la plurisensorialité du corps – en tant qu'elle a recours à divers canaux sensoriels pour garantir la communication entre l'humaine aveugle et la chienne guide – et d'inviter les potentialités corporelles à s'exprimer – en tant qu'elle exige la réinvention perpétuelle d'un langage –.

Pour le dire autrement, la relation prothétique est une expérience esthétique selon trois sens distincts. D'abord, au sens de la sensibilité. Bien avant la constitution de la soma-esthétique, l'esthétique a désigné l'étude des sens et des sensations ; se référant ainsi à l'étymologie d'« *aesthesis* », qui concerne ce qui est sensible. Ensuite, au sens de la discursivité. Outre le contenu cognitif et perceptif des sensations, il y a ce qu'on en dit et ce qu'on en fait, il y a le discours des et sur les corps. Enfin, au sens de la créativité. Au-delà des discours et en amont des sensations, les corps se recomposent sans cesse et s'adonnent à une « chorégraphie matérialiste » (Haraway, 2010), pour tenter de se comprendre.

Au niveau sensible, la relation prothétique diversifie grandement les expériences sensorielles. Par exemple, elle permet de développer une appréhension tactile du sol et des déplacements et ce, à travers l'objet qu'est le harnais. Ce dernier, installé sur le dos de la chienne guide et tenu par la main de l'humaine aveugle, matérialise ce pas de côté sensoriel puisqu'il utilise le toucher comme mode de communication. Au niveau discursif, elle questionne les normes et les catégories, puisqu'elle permet à la fois de performer et de subvertir le handicap. Au niveau créatif, elle requiert un engagement artistique, soit une volonté de transmettre des valeurs et de trouver, pour ce faire, la forme la plus appropriée. Et puisqu'elle implique la rencontre d'au moins deux corps, la relation prothétique demande une

conscience particulière et propose une expérience enrichie. Peut-être est-il alors possible de parler d'expérience « poly-somaesthétique ».

Conclusion

En conclusion, la relation prothétique est une expérience esthétique en deux sens principaux. D'abord, en tant qu'elle met l'expérience corporelle au centre de la relation. La sensorialité est en effet la vectrice d'un langage inventé pour l'occasion. Ensuite, en tant qu'elle met l'accent sur la créativité et la réinvention permanentes des corps, au-delà des espèces et malgré les incompréhensions ou dominations apparentes. En somme, la relation prothétique, dès lors qu'elle est supportée par une posture philosophique relevant d'un féminisme inclusif, est à la fois un outil critique et une expérience constructive pour penser la place des corps dans l'espace social et pour développer une conscience enrichie et engagée des corps.

De sorte que la relation prothétique semble être une expérience de conscientisation : conscientisation de soi et de son corps, conscientisation des normes et de la société, conscientisation des forces et des possibilités. Autrement dit, c'est une expérience du soi qui nous relie aux autres. Plus qu'un solipsisme philosophique, c'est une véritable technique d'*empowerment* ou, pour le dire en français, d'« autonomisation » ou d'« encapacitation ». Le terme d'encapacitation paraît plus approprié, car il n'est pas sans faire écho à la critique du validisme, qui se dit « capacitisme » chez nos ami-e-s québécois-es. De plus, il n'est pas non plus sans évoquer la dimension processuelle d'une telle réalité. L'expérience de la relation prothétique entre une humaine aveugle et une chienne guide met bel et bien en avant l'aspect fluctuant des catégories ainsi que la dimension politique de toute somaesthétique.

Parce qu'elle implique l'autre dans la conscience des corps et des codes, la relation entre une humaine aveugle et une chienne guide a quelque chose de « poly-somaesthétique ». Elle met d'abord en avant la dimension plurielle de l'identité ; laquelle se recompose sans cesse, au contact des autres et du monde. Ensuite, elle met en évidence la dépendance des êtres humains à leur écosystème social et environnemental. Cette dépendance se manifeste aussi bien au niveau de l'inscription des corps dans des processus d'identification, qu'à celui des interrelations indispensables à la survie sociale ou physiologique. Elle met enfin en exergue la créativité des corps, dans la recherche d'un langage ou, pour reprendre les mots de Donna Haraway, d'une « chorégraphie matérialiste ». Cette chorégraphie consiste à comprendre la place que les corps occupent dans l'espace, tel un rappel de leur ancrage socioculturel, et à composer avec les difficultés imposées par les catégories sociales ou les expériences individuelles.

Il s'agit de saisir l'« écologie corporelle » (Jay, 2014) à l'œuvre dans une relation interindividuelle et inter-espèce en général, dans une relation conditionnée par la vulnérabilité et par l'asymétrie en particulier. La vulnérabilité est tantôt l'apanage de l'humaine aveugle, lorsqu'elle est privée de son outil de déplacement et de son vecteur de socialisation, tantôt celui de la chienne guide, lorsqu'elle est dépourvue de son instrument d'alimentation et de sa force d'organisation. L'asymétrie, quant à elle, provient non seulement de la répartition de l'autorité dans ce binôme, la chienne étant contrainte de travailler quand l'humaine le décide, mais aussi de la forme de dépendance qui les lie l'une et l'autre, la première pouvant in fine s'adapter à plusieurs milieux du fait de son éducation, tandis que la seconde demeure attachée à celui que sa chienne lui a permis d'explorer du fait de son handicap. Il s'agit par ailleurs d'appliquer cette « écologie corporelle » à l'existence toute entière, afin de développer ses propres stratégies de lutte pour la reconnaissance et l'indépendance. C'est en prenant conscience de son milieu qu'il semble possible d'agir sur celui-ci et, dans une perspective goffmanienne, de retourner les stigmates apposés par le système (Goffman, 1975). Pour le dire autrement, c'est en s'extrayant de soi-même qu'il paraît envisageable de redéfinir le soi et

de critiquer le carcan qui limite les transformations. A ce titre, la relation prothétique entre une femme aveugle et une chienne guide est une expérience ô combien formatrice et nourrissante.

BUTLER Judith, Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité, trad. Fr. C. Kraus, Paris : La Découverte, 2005.

DESCOLA Philippe, « Ontologie des images. Anthropologie de la nature », Cours au Collège de France, 2008-2009. Référence incomplète

ENGELS Friedrich & MARX Karl, L'idéologie allemande, trad. de l'allemand par Renée Cartelle & Gilbert Badia, Paris : Les éditions sociales, 1952.

GARDEY Delphine, « Chiens et humains de tous les pays », dans La vie des idées.fr, 2011, disponible sur : <http://archive-ouverte.unige.ch/unige:76225>

GOFFMAN Ervin, Stigmate. Les usages sociaux des handicaps, trad. A. Kihm, Paris : Ed. de Minuit, 1975.

HARAWAY Donna, Manifeste Cyborg et autres essais, Paris : Exils, 2007.

HARAWAY Donna, Manifeste des espèces de compagnie ; chiens, humains et autres partenaires, trad. Fr. J. Hensen, Paris : Ed. de l'Éclat, 2010.

INDERMUHLE Christian, « Manifeste cybernétique. Donna Haraway, les cyborgs et les espèces de compagnie », Lignes, n° 40, 2013/1, pp. 116-132.

HOQUET Thierry, Cyborg philosophie ; penser contre les dualismes, Paris : Ed. du Seuil, 2011.

JAY Laurence, « Pratiques somatiques et écologie corporelle », Société, n° 125, 2014/3, Louvain-la-Neuve, pp. 103-115.

KANT Emmanuel, Fondements de la métaphysique des mœurs, trad. de l'anglais par A. Renaut, Paris : GF Flammarion, 1994.

MAUSS Marcel, « Les techniques du corps », Journal de psychologie, n° 32, Paris, 1936.

PUIG DE LA BELLA CASA Maria, « Touching technologies, touching visions ; The reclaiming of sensorial experience and the politics of speculative thinking », Subjectivity, n° 28, 2009, pp. 297-315.

SCOTT Joan W., Gender and the Politics of History, New York : Columbia University Press, 1988.

SERVET Véronique, « La relation homme-animal. La relation à l'animal peut-elle devenir significative, donc thérapeutique, dans le traitement des maladies psychiques ? », Enfance et psy, n° 35, 2007, pp. 46-57.

SHUSTERMAN Richard, Vivre la philosophie. Pragmatisme et art de vivre, Paris : Klincksieck, 2001.

SHUSTERMAN Richard, Conscience du corps. Pour une soma-esthétique, trad. Fr. N. Vieillescazes, Paris : Ed. de l'Éclat, 2008.

SHUSTERMAN Richard, L'art à l'état vif. La pensée pragmatiste & l'esthétique populaire, trad. de l'anglais (USA) par Christine Noille, Paris : Ed. de l'Éclat, 2018.

SPIVAK, Gayatri Chakravorti, En d'autres mondes, en d'autres mots. Essai de politique culturelle, trad. de l'anglais par Françoise Bouillot, Paris : Payot, 2009.

<http://droitetanimaux.com/chien-guide-qualifie-prothese-vivante/>